

ROLAND MEYNET

Rhétorique biblique et sémitique : questions de méthode

Un pasteur vaudois de mes amis m'a raconté que le premier mot que sa fille a prononcé ne fut pas « maman », ni même « papa », mais « merci ». Ce sera aussi mon premier mot. Je l'adresse à Diane Desrosiers-Bonin notre Présidente : d'abord pour ce qu'elle a dit de nous à Strasbourg il y a deux ans et que nous ne sommes pas prêts d'oublier, ensuite pour son invitation à prononcer la présente conférence sur « Rhétorique biblique et sémitique : questions de méthode ». Diane, merci !

Le célèbre document de la Commission biblique pontificale de 1993, intitulé *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, brosse un panorama des diverses méthodes exégétiques. Après s'être étendu sur la méthode historico-critique, il décrit les nouvelles méthodes. « À tout seigneur, tout honneur », la première est « l'analyse rhétorique ». Très vite, cependant, les choses se compliquent.

En effet, le document distingue trois espèces de rhétorique : la rhétorique classique, ou gréco-romaine pour commencer et, pour finir, la « nouvelle rhétorique », celle qui se concentre sur l'argumentation et les stratégies de communication. Entre les deux, une place est accordée à ce qui est appelé modestement « la tradition littéraire biblique » ou « les procédés sémitiques de composition ». Dans la conclusion de l'exposé sur « l'analyse rhétorique », la Commission se fait plus hardie quand elle pose la question suivante : « Quelle *rhétorique* est plus pertinente pour l'analyse de tel écrit déterminé: la gréco-latine ou la sémitique ? » Voilà donc promu au rang des deux autres espèces de rhétorique ce qui n'était qualifié jusque-là que de « tradition littéraire ». Je n'entends pas répondre ici à la question à peine posée, ni argumenter sur la pertinence de l'une ou l'autre rhétorique pour l'analyse des textes bibliques. L'objet de cet exposé se limitera en effet au deuxième type de rhétorique, « la rhétorique biblique et sémitique ».

Je ne reviendrai pas sur l'histoire de la découverte de cette rhétorique particulière qui remonte à plus de deux siècles et demi : je l'ai fait il y a vingt ans, à la demande de Joachim Classen, lors de notre IX^e congrès à Göttingen, résumant à grands traits l'historique que j'avais publié la même année dans l'ouvrage que j'avais intitulé *L'Analyse rhétorique*.

Il y a deux ans, dans mon *Traité de rhétorique biblique*, j'ai repris cet historique, en l'abrégant un peu. Après mûre réflexion, j'avais évité d'y parler

des chercheurs contemporains ; il était en effet délicat d'en faire une présentation qui ne pouvait être que critique. Prudemment, je n'avais donc parlé que des défunts, à une seule exception près, celle d'Albert Vanhoye, bien connu pour son travail sur *La Structure littéraire de l'Épître aux Hébreux*. C'est qu'il avait accepté d'être le Président honoraire de notre Société internationale pour l'étude de la Rhétorique Biblique et Sémitique (RBS) et qu'il était devenu depuis Cardinal de Sainte Église Romaine. Par la faute de Diane Desrosiers-Bonin, me voici puni par où j'avais péché. Je suis en effet condamné à l'exercice périlleux de prendre position sur mes contemporains.

PREMIÈRE PARTIE

Dresser un état de la question est une entreprise redoutable. Dans le site de la RBS, depuis Morogoro en Tanzanie, Bernard Witek met régulièrement à jour une bibliographie qui n'est certes pas parfaite, mais qui est la plus complète qui existe à ce jour. Or cette bibliographie ne compte actuellement pas moins de 1 434 titres. De quoi décourager les plus enthousiastes. Vous comprendrez qu'il serait difficile d'en rendre compte de manière exhaustive.

La première chose à noter – peut-être la plus importante –, est la quantité impressionnante de textes bibliques et, plus largement, sémitiques qui ont déjà été analysés selon les lois de la rhétorique sémitique. Ladite bibliographie est double en réalité : les études y sont classées d'une part selon les noms d'auteurs et d'autre part selon les références des textes étudiés. Selon cette seconde bibliographie, à ce jour 6 512 textes ont déjà été analysés, textes évidemment de différentes tailles, depuis le segment bimembre ou distique jusqu'à des livres entiers. Ces études ne sont pas toutes de première qualité, loin de là, mais qui s'en étonnerait ? Leur évaluation requerrait des années de travail et encore faudrait-il qu'elle soit menée par des gens compétents, et pour l'instant il ne sont pas foule.

Il est une deuxième chose à noter : autant les analyses de textes pullulent, autant les chercheurs qui fournissent un discours méthodologique sont fort peu nombreux. Ils se comptent sur les doigts d'une seule main. Voilà qui va faciliter grandement ma tâche, car je ne parlerai pas des autres.

Je ne m'attarderai pas non plus sur les auteurs qui ne parlent que du chiasme. Comme si les constructions parallèles n'existaient pas ! On sait la fortune du livre de Nils Willhelm Lund, *Chiasmus in the New Testament*, publié en 1942, réimprimé en 1972. Comme lui, plusieurs chercheurs contemporains ne s'intéressent qu'aux compositions concentriques (et spéculaires). Voilà pourquoi certains reprochent à l'analyse rhétorique biblique de ne chercher, et de ne trouver que des constructions concentriques. Un exégète de renom, qui fut mon professeur, a même diagnostiqué chez plusieurs chercheurs une « maladie du chiasme ».

Il faut dire que le reproche est quelquefois mérité. Puisqu'il faut balayer devant sa porte, je mentionnerai un jésuite, Peter Ellis, lequel utilise le travail d'un autre jésuite John Gerhard. Il réduit tous les textes du quatrième évangile à un même schéma concentrique : A B C B' A', ce qui n'est pas bon signe.

Les ouvrages dont le titre commence par *Chiasmus* continuent de sortir, par exemple celui de Ian H. Thomson, *Chiasmus in the Pauline Letters*, publié en 1995 et celui de John Breck, dont le sous-titre est *Chiasmus in the Scriptures and Beyond*. Signalons aussi le dernier livre de la regrettée Mary Douglas, *Thinking in Circles : an Essay on Ring Composition*, qui, soit dit en passant, élargit l'enquête au-delà du monde sémitique. Certains voient donc des chiasmes partout, même où il n'y en a pas, mais ce n'est pas une raison pour jeter le bébé avec l'eau du bain. Les compositions concentriques et spéculaires – abusivement appelées chiasmes – sont très fréquentes dans les textes sémitiques, c'est un fait indéniable. Qui oserait reprocher au prophète Daniel d'avoir la « maladie de l'hébreu », parce qu'il écrit dans cette langue ? Cela dit, il serait mal venu de voir de l'hébreu partout dans son livre, même dans les chapitres rédigés en araméen !

Dans mon *Traité de rhétorique biblique*, j'ai établi des statistiques précises sur ces divers types de composition : elles sont limitées à deux livres, Amos et Luc, mais ceux-ci ont été analysés de manière rigoureuse à tous les niveaux de composition. Voici ma conclusion : « La proportion des compositions concentriques l'emporte très nettement aux niveaux supérieurs, tandis qu'aux niveaux inférieurs elle s'inverse nettement ».

	concentriques	parallèles
Séquences	84%	16%
Passages (péricopes)	68%	32%
Parties	28%	72%

Venons-en aux auteurs qui proposent un système méthodologique. Comme je l'ai déjà dit, ils ne sont pas foule. Certains ouvrages sont limités. Par exemple, le titre de celui de Jerome T. Walsh, *Style and Structure in Biblical Hebrew Narrative*, désigne clairement l'objet de son étude, les récits en prose de la seule Bible hébraïque, qui laisse donc de côté non seulement les deutérocanoniques et le Nouveau Testament mais aussi les textes poétiques qui représentent une très large partie de la Bible hébraïque. Ce livre comporte cependant de très nombreux exemples et tente de les situer dans un cadre systématique. Malheureusement, il ne brille pas par sa clarté et sa rigueur et ne fournit donc pas un système vraiment cohérent.

Il est impossible de ne pas dire un mot des travaux de Wilfred G.E. Watson. Son dernier ouvrage, paru en 1994, est un recueil d'articles qui complète son

manuel très connu, publié dix ans auparavant, *Classical Hebrew Poetry*. Cette fois, il s'agit d'un travail limité à la poésie, et à la poésie hébraïque, bien qu'il fournisse aussi beaucoup d'exemples d'autres littératures sémitiques. C'est une mine d'exemples et de références, enrichi de douze index. Cela dit, il offre plus un catalogue extrêmement détaillé de faits qu'un véritable système d'analyse de la composition des textes. Par ailleurs on notera que dans son index des auteurs cités n'apparaissent pas les noms de Lowth et de Schöttgen, pas plus que ceux de Jebb, de Boys et de Forbes, les fondateurs de l'analyse rhétorique biblique ; le nom de Lund est cité une seule fois, incidemment dans une note. Watson partage, hélas, avec beaucoup d'autres une large ignorance de l'histoire de la rhétorique biblique.

Il en va de même pour Marc Girard, exégète bien connu ici, au Québec. Il a publié un commentaire des Psaumes en trois forts volumes, où il met en œuvre ce qu'il appelle « l'analyse structurale », ce qui est une autre appellation de l'analyse rhétorique biblique. La seconde édition de son premier volume, parue en 1994, reprend et développe la longue introduction méthodologique de la première édition de 1984. Je lui ai consacré deux recensions, ainsi qu'un long article d'hommage critique. L'auteur a raison d'affirmer que la distinction des niveaux d'organisation du texte est la clé de voûte de l'analyse structurale ; toutefois son système manque de rigueur, d'abord et avant tout parce qu'il part de l'ensemble du texte, qui est son « premier niveau », à partir duquel il va ensuite distinguer les niveaux inférieurs, lesquels ne sont malheureusement pas définis et ne pouvaient pas l'être. Il faut au contraire partir du bas, c'est-à-dire des unités minimales reconnues par tous, distique et tristique, sans oublier le monostique – ce que j'appelle le segment, qui est soit unimembre, soit bimembre, soit trimembre –, et continuer systématiquement avec les niveaux successifs jusqu'à l'ensemble. Un autre mérite de ce travail est que l'auteur propose des réécritures de chacun des psaumes pour en visualiser la composition ; on regrettera cependant que, ignorant ses prédécesseurs les plus sérieux, comme Jebb et Boys, il n'ait pas fait progresser cette technique de la réécriture, au contraire. Girard insiste aussi sur le rôle des récurrences verbales, et il a tout à fait raison ; encore faut-il distinguer les diverses fonctions de ces récurrences et surtout déterminer à quel niveau elles jouent.

Jan P. Fokkelman lui aussi ne s'occupe que de la Bible hébraïque, mais pas seulement des psaumes comme Girard. Il est connu pour ses quatre gros volumes sur les livres de Samuel ; quatre autres sont consacrés à la poésie hébraïque. Cet auteur est certainement des plus importants. Il revient constamment sur les questions de méthode. Contrairement à beaucoup d'autres, il distingue nettement les différents niveaux d'organisation textuelle, à partir de ses constituants minimaux, les sons, jusqu'au livre : douze niveaux pour la prose, onze pour la poésie. C'est en effet que, comme Robert Alter, il distingue

prose et poésie : il a en effet publié deux volumes, *Reading Biblical Narrative* et *Reading Biblical Poetry*. Pour la prose il utilise la narratologie et non pas l'analyse rhétorique biblique ; pour la poésie il s'intéresse beaucoup à la colométrie, faisant minutieusement le décompte des syllabes et des accents. Certes, il reconnaît, au détour d'une note, l'existence du monocolon ou monostique, mais celui-ci n'entre pas dans son système, ce qui, à mon avis, le vicie à la base. En effet, si le point de départ est erroné, si les fondations ne sont pas bien posées, c'est tout l'édifice qui est menacé. Comme dans toutes les autres sciences, la définition de l'unité de base est déterminante. Or chacun sait combien il est délicat et difficile de l'établir.

Ces deux derniers chercheurs sont, en un certain sens, complémentaires : Girard part du haut et n'arrive pas à définir les unités de base, Fokkelman part du bas mais se trompe sur la définition de l'unité rhétorique minimale, qui n'est pas le colon mais ce que j'appelle le segment, formé de deux ou de trois cola, ou même d'un seul.

Force est de mettre un terme à ce panorama, partiel mais représentatif. J'espère en avoir fait percevoir l'abondance et la richesse qui ne cesse de s'accumuler au fil des publications. Malgré cette grande richesse, l'étude de la rhétorique biblique est encore « dans son enfance ». Thomas Boys l'écrivait déjà en 1824, il n'y a pas loin de deux siècles. Ian H. Thomson le répète littéralement en 1995. Marc Girard pour sa part écrit :

Voilà bien où nous en sommes, en 1996 : l'analyse structurelle, tel un jeune adulte, semble bien avoir pris sa vitesse de croisière et vouloir la conserver.

Il lui tarde, cependant, de parvenir à sa maturité. Or, nous est avis qu'elle restera une éternelle débutante tant qu'elle ne se sera pas donné un cadre théorique plus rigoureux, plus fiable. Alors seulement la méthode structurelle pourra songer à faire école.

Il était donc nécessaire de l'aider à grandir, de la faire parvenir à une certaine autonomie et par conséquent de lui procurer davantage de visibilité et d'organicité. D'autant plus que les systèmes offerts par d'autres chercheurs, Girard compris, ne me semblaient pas vraiment convaincants. S'ils m'avaient satisfait, je ne me serais certainement pas lancé dans la fatigue de composer un *Traité de rhétorique biblique*.

DEUXIÈME PARTIE

Il me faut donc vous exposer ce que nous avons réalisé pour cela. Et ce sera la deuxième partie de mon exposé.

Notre premier pas fut de fonder une collection où seraient publiées les recherches menées dans ce domaine selon notre méthodologie.

– Ce fut d’abord, en français, la collection « Rhétorique biblique » aux Éditions du Cerf, remplacée bientôt par la collection « Rhétorique sémitique » chez Lethielleux, en tout neuf volumes à ce jour.

– Leur sœur italienne, « Retorica biblica », compte douze volumes. Il s’est ensuite avéré nécessaire de passer à d’autres langues, l’espagnol et l’anglais, si nous ne voulions pas que nos travaux continuent à être largement ignorés de ce côté-ci de l’Atlantique.

– C’est ainsi que Convivium Press, publie la collection « Rhetorica semitica ». Un premier volume, en espagnol, est sorti l’an dernier, deux autres cette année, en anglais.

Les collections publiées par Lethielleux à Paris et par Convivium Press à Miami (en Floride) sont appelées « Rhétorique sémitique » et « Rhetorica semitica », parce qu’elles ne publient pas que des analyses et commentaires de textes bibliques, mais aussi de textes coraniques. Ainsi l’étude de Michel Cuypers sur la sourate 5 du Coran a attiré l’attention d’un certain nombre d’intellectuels musulmans. Le 7 février 2009 pour l’édition française de son travail il a reçu, à sa grande surprise, le « World Prize of the Book of the Year from the Islamic Republic of Iran », des mains mêmes du Président de cette République.

Outre les collections, nous avons lancé, dès 2002, un site internet qui offre un assez grand nombre de ressources ; il compte en effet 275 pages :

(www.retoricabiblicaesemitica.org) Outre les bibliographies et les textes des fondateurs de la rhétorique biblique, nous offrons aussi diverses descriptions de cette méthodologie, depuis un simple article grand public, en huit langues différentes, jusqu’au *Traité*, en passant par un livret et un manuel, en trois langues, et aussi notre terminologie en six langues, pour l’instant. Y sont évidemment présentés les volumes de nos collections et quelques autres, en particulier les thèses que nous avons dirigées et qui sont publiées ailleurs. Nous avons aussi une revue en ligne, *Studia Rhetorica*.

Enfin, nous présentons en commençant la « Société internationale pour l’étude de la Rhétorique Biblique et Sémitique », en abrégé RBS. Nous avons fondé en 2006 cette Société dont le nom ressemble – volontairement, vous vous en doutez – à celui de l’ISHR. Son but est de soutenir et développer nos projets de recherche et de publications, mais aussi d’organiser des rencontres. Le premier colloque de la RBS s’est tenu en septembre 2008 et les actes ont déjà été publiés en mai de cette année, aux Edizioni Dehoniane de Bologne, avec

quatorze contributions, en italien, espagnol, français et anglais. Plusieurs sont dues à nos étudiants, de doctorat ou même de licence. Une méthodologie n'a de chance de s'établir que si elle est enseignée, et c'est une lapalissade que de dire que nos étudiants représentent l'avenir. Nous comptons organiser un colloque semblable toutes les années paires, à la fin septembre.

Quand j'ai commencé à travailler les textes bibliques, au début des années soixante-dix, je m'étais lancé sans rien connaître à la rhétorique biblique que j'ai donc découverte peu à peu. J'ai dû forger mon outil en même temps que je menais ma recherche sur la composition de l'évangile de Luc. Et le souci méthodologique aussi bien que pédagogique m'a accompagné depuis le début. J'y ai consacré plusieurs publications, jusqu'au jour où mon collègue, Pietro Bovati, de l'Institut biblique pontifical, avec lequel j'ai publié une analyse rhétorique du livre d'Amos, m'a poussé de manière insistante à rédiger un véritable traité de rhétorique biblique, puisqu'il n'existait rien de tel. En effet, Jan de Waard déplorait en 1996 qu'il manquât encore un *Manuel de rhétorique hébraïque*. Le moment était venu, et, si j'avais tardé davantage, je n'aurais sans doute plus eu le courage d'entreprendre un tel projet. Je l'ai fait d'autant plus volontiers que je voulais fournir à mes étudiants surtout l'instrument dont j'avais toujours rêvé et que je n'avais jamais trouvé. J'ai voulu donner un exposé systématique qui soit le plus complet, mais aussi le plus simple possible, ce qui est – chacun le sait – la chose la plus compliquée et la plus difficile qui soit. J'ai pour cela été grandement aidé par ma formation de linguiste fonctionnaliste. J'ai aussi voulu donner un corps à ce genre d'analyse et à ce que je crois être une rhétorique spécifique, différente de la rhétorique classique, gréco-romaine.

Je ne reprendrai pas ici ce que j'ai dit il y a deux ans dans ma communication de Strasbourg, intitulée « Pourquoi un Traité de rhétorique biblique ? », qui sera publié dans les Actes. Je tiens toutefois à préciser que mon Traité n'est pas « de rhétorique hébraïque » comme celui que souhaitait Jan de Waard, mais de rhétorique biblique, couvrant les deux Testaments, les livres rédigés en grec comme ceux écrits en hébreu. Pour la rhétorique coranique, nous attendons le livre que Michel Cuypers a l'intention d'écrire. Nous l'écouterons durant ce congrès nous présenter l'analyse de deux textes coraniques et d'un texte pharaonique, ce qui élargira encore l'enquête.

TROISIÈME PARTIE

Venons-en à la troisième et dernière partie de mon exposé. Un exemple, celui du Ps 113, illustrera plusieurs caractéristiques de la rhétorique biblique. J'ai choisi ce texte, parce qu'il est court et se prête donc à un exposé bref, mais aussi parce qu'il a été analysé par plusieurs chercheurs en rhétorique biblique dont j'ai parlé. J'en dis ici quelques mots seulement, très condensés.

- G.T.M. Prinsloo présente un plan selon une logique typiquement occidentale¹. Il y retrouve les deux parties de la forme de l'hymne : invitation à louer le Seigneur, puis énoncé des raisons, en deux strophes.

Framework : **Praise** the Lord (1a)

I **CALL TO PRAISE** (1b-3b)

A *Praise the Lord!* (1b-3b)

1bc O followers of the Lord, **praise** him !

2ab **Praise** him always

3ab Everywhere **praise** him

II **REASONS FOR THE CALL** (4a-9b)

B *The Lord's nature* (4a-6b)

4ab He is **high** above the nations, even above **heavens**

5ab No one is like the Lord enthroned so **high**

6ab Looking down so *low* in **heaven** and upon *earth*

C *The Lord's deeds* (7a-9b)

7ab He raises from the dust the needy

8ab He gives them a place of honour

9ab The childless becomes a happy mother

Framework : **Praise** the Lord (9c)

- Le plan de D.N. Freedman est lui aussi très logique avec « trois strophes de six lignes dont la structure est pratiquement identique »².

- J.P. Fokkelman fournit d'abord une analyse métrique : tous les vers sauf un comptent 14 syllabes. Pour lui,

- Le vers compte 2 ou 3 cola,
- la strophe 2 ou 3 vers,
- la stance 2 ou 3 strophes.

¹ « Yahweh and the Poor in Psalm 113: Literary Motif and/or Theological Reality? », *Old Testament Essays* 9 (1996), pp. 465-485.

² « Ps 113 and the Song of Hanna », *Eretz Israel* 14 (1978), pp. 59-69.

Selon son analyse le psaume est organisé en deux stances (1-4 et 5-9) qui regroupent chacune deux strophes, elles-mêmes formées de deux ou de trois vers, tous les vers ne comptant que deux cola ou membres :

Alleluyah	
1 Louez, serviteurs du Seigneur	louez le nom du Seigneur
2 Soit le nom du Seigneur béni	de maintenant jusqu'à toujours
3 Du levant du soleil jusqu'à son couchant	loué le nom du Seigneur
4 Exalté par-dessus toutes les nations le Seigneur	par-dessus les cieus sa gloire
5 Qui est comme le Seigneur notre Dieu	s'élevant pour s'asseoir
6 S'abaissant pour voir	dans les cieus et sur la terre
7 Il relève de la poussière le faible	du fumier il exalte le pauvre
8 Pour l'asseoir avec des princes	avec les princes de son peuple
9 Il assied la stérile de maison	mère de fils heureuse
Alleluyah	

• M. Girard suit la division de la forme de l'hymne : invitatoire (v. 1-3), puis exposé des motifs (4-9b)³. Voici sa réécriture :

1a LOUEZ YAH ! 1b LOUEZ, serviteurs de Yhwh ! 1c LOUEZ LE NOM DE YHWH !	2a (Qu'il soit, <i>LE NOM DE YHWH</i> , béni, 2b <i>depuis</i> maintenant <i>jusqu'à</i> toujours ! 3a <i>Depuis</i> le levant du soleil <i>jusqu'à</i> sa venue (à l'horizon), 3b LOUÉ (soit) <i>LE NOM DE</i> <i>YHWH !</i>
4a HAUT par-dessus toutes les nations (est) Yhwh ; 4b par-dessus les <i>cieus</i> (est) sa gloire.	7a Faisant lever de la poussière le faible, 7b des (tas de) fumiers il HAUSSE le pauvre,
5a Qui (est) comme Yhwh notre Dieu, 5b lui, se dressant- <i>haut</i> pour HABITER*, 6a lui, se baissant pour voir 6b dans les <i>cieus</i> et sur la terre ?	8a pour (le) <i>faire HABITER</i> avec les <i>nobles</i> , 8b avec les nobles de son peuple, 9a <i>faisant HABITER</i> la (femme) stérile (à) la maison*, 9b mère de (plusieurs) fils, joyeuse.

9c **LOUEZ YAH !**

³ *Les Psaumes redécouverts. De la structure au sens*, Montréal, Bellarmin, III, 1994, pp. 184-189.

• Enfin P. Auffret⁴, voulant être exhaustif, n'hésite pas à trouver de multiples structures concurrentes qui vont jusqu'à se chevaucher :

Superposition de structures. Ex. (v. 8 et premier mot du v. 9) :

⁸ POUR ASSEOIR
 -lui
 avec ('im)
 des princes
 avec ('im)
 des princes du
 peuple ('am) de
 -lui
⁹ IL ASSIED

Multiplicité des structures :

« Nous avons ci-dessus retenu et inscrit dans la structure d'ensemble la disposition concentrique et 2-3 + 4 et 5b-6 + 7 autour de 5a. Nous voudrions maintenant faire de même pour ce qui regarde leur disposition parallèle 2-3 + 4 // 5b6 + 7 » (p. 48).

Je passe maintenant à la composition du psaume 113, à chacun de ses niveaux, segments, morceaux et parties, *suivant mon propre système*, à savoir qu'aux niveaux inférieurs chaque unité est formée de deux ou de trois unités du niveau immédiatement précédent *ou même d'une seule*. Au niveaux supérieurs au contraire, les unités sont formées d'une ou de plusieurs unités du niveau précédent. En ce qui concerne le Ps 113, il s'agit d'un texte de la mesure de ce que j'appelle un « passage ».

Le psaume est donc de la taille d'un passage qui comprend cinq parties (voir p. 12). Les parties extrêmes (1a et 9c) sont de la taille d'un seul segment unimembre, lequel en hébreu ne compte qu'un seul terme, *hallelûyâ*, traduit par « Louez Yah ! » De même, la partie centrale (5a), dont on dira qu'elle est formée d'un seul morceau, lui-même comprenant un seul segment, qui compte un seul membre.

⁴ « Hymne à l'incomparable : étude structurale du Psaume 113 », *Studi epigrafici e linguistici sul vicino oriente antico* 9 (1992), pp. 35-52.

La deuxième partie (1b-4) est formée de trois morceaux, les morceaux extrêmes ne comprenant qu'un seul segment bimembre, tandis que le morceau central en contient deux :

+ ^{1b}	LOUEZ,	serviteurs	de YHWH,
+	LOUEZ	<i>le nom</i>	de YHWH.

- ²	Soit	<i>le nom</i>	de YHWH BÉNI
		: de maintenant	et jusqu'à toujours ;
		: ³ du Levant du soleil	jusqu'à son Couchant,
-	LOUÉ	<i>le nom</i>	de YHWH.

+ ⁴	EXALTÉ	par-dessus toutes les nations	YHWH,
+		par-dessus les cieux	SA GLOIRE.

Vous aurez remarqué à l'occasion combien la réécriture que je propose permet de visualiser la composition sans qu'il soit besoin de grands discours. Le mouvement d'élargissement progressif se dessine fermement : dans le premier morceau sont invités à la louange les serviteurs du Seigneur, c'est-à-dire les fils d'Israël. Dans le second morceau, plus développé, la louange et la bénédiction s'étendent à toute la durée et à tout l'espace. Enfin, dans le troisième morceau, on atteint non seulement l'ensemble des nations, mais jusqu'aux cieux mêmes. On notera la répétition du tétragramme, en termes finaux des deux membres du premier morceau, en termes extrêmes du second, et dans le troisième morceau, couplé avec « sa gloire », de nouveau en termes finaux.

Quant à l'avant-dernière partie (5b-9b), elle est formée de deux morceaux, le premier ne comptant qu'un seul segment trimembre (5b-6), le second comprend trois segments bimembres (7-9b) :

+ ^{5b}	<u>Il s'élève</u>	pour S'ASSEOIR,	
+ ⁶	<u>il s'abaisse</u>	pour voir	
+	dans les cieux	et sur la terre.	

- ⁷	<u>Il relève</u>	de la poussière	le faible,
-	du fumier	<u>il exalte</u>	le pauvre,
		: ⁸ pour l' ASSEOIR	avec des princes,
		: avec les princes	de son peuple ;
- ⁹	<u>IL ASSIED</u>	la stérile	de maison,
	: mère	de fils	heureuse.

Le dernier morceau (7-9), formé trois segments bimembres, avec le premier morceau (5b-6), qui ne comprend qu'un seul segment trimembre, forment une même partie. Celle-ci, comme l'avait bien vu Fokkelman, comprend les six factitifs du psaume (en bleu souligné : « Il s'élève », « il s'abaisse », « il relève », « pour l'asseoir » et « il assied ») ; en outre l'unité en est marquée par la triple occurrence du verbe traduit par « s'asseoir » et « asseoir » dans le sens de « faire-asseoir » (en majuscules grasses : 5b.8a.9a), à quoi il faut ajouter la triple occurrence de « pour » (5b.6a.8a).

Le système allié, je crois, la plus grande rigueur à la souplesse nécessitée par la réalité des textes.

La construction de l'ensemble est concentrique, les parties extrêmes remplissant la fonction de termes extrêmes :

¹ **LOUEZ -YAH !**

+ LOUEZ , serviteurs de	YHWH ,
+ LOUEZ le nom de	YHWH .

- ² Soit le nom de YHWH béni	
. de maintenant et jusqu'à toujours ;	
. ³ du Levant du soleil jusqu'à son Couchant	
- LOUÉ le nom de YHWH .	

+ ⁴ EXALTÉ au-dessus de toutes <i>LES NATIONS</i> , YHWH ,	
+ au-dessus <i>DES CIEUX</i> sa gloire.	

⁵ Qui est comme **YHWH** *notre* Dieu ?

+ IL S'ÉLÈVE pour s'asseoir,	
+ ⁶ il s'abaisse pour voir	
+ dans <i>LES CIEUX</i> et sur <i>LA TERRE</i> .	

- ⁷ Il relève de la poussière le faible,	
- du fumier IL EXALTE le pauvre,	
: ⁸ pour l'asseoir avec des princes,	
: avec les princes de <i>son</i> peuple ;	
- ⁹ il assied la stérile de maison,	
: mère de fils heureuse.	

LOUEZ -YAH !

La partie centrale se rattache à la partie précédente par la reprise du tétragramme (1b.1c.2a.3b.4a) ; elle se rattache à la suivante par le pronom personnel « notre » qui annonce celui de 8b (« son ») qui est le seul de toute cette partie. La seconde partie et l'avant-dernière sont agrafées par les termes médians que forment les deux couples « les nations » / « les cieux » en 4 et « les cieux » / « la terre » en 6b, c'est-à-dire dans les segments qui encadrent la partie centrale.

Enfin « louer », dont on a déjà noté que les deux occurrences de 1a et 9c jouent le rôle de termes extrêmes, revient encore deux fois en 1b et 1c, remplissant la fonction de termes médians entre les deux premières parties. Le même verbe, au participe, est repris en 3b, à quoi correspondent non seulement « béni » en 2a mais aussi « exalté » en 4a. En termes initiaux des segments qui se correspondent de chaque côté de la partie centrale, « il s'élève » de 4a est un synonyme de « exalté » en 5b. La liste des termes synonymes continue avec « il relève » en 7a et avec « il exalte » de 7b, ce dernier terme étant de la même racine que le participe « exalté » de 4a.

Qui connaît les lois de la rhétorique biblique et sémitique ne s'étonnera pas de voir que le centre du poème est occupé par une question, par ailleurs la seule de tout le texte. Les cas de question au centre sont très nombreux, comme sont nombreux les cas de proverbe ou de parabole au centre ou de citation au centre dans le Nouveau Testament, tant que j'ai dû consacrer un chapitre du *Traité* au centre des compositions concentriques. Il y a près de deux siècles que les fondateurs de la rhétorique biblique ont noté que le centre d'une construction concentrique en est la clé de voûte et la clé de lecture. Il faut ajouter que le centre a toujours un caractère énigmatique. Ce qui illustre parfaitement une des caractéristiques fondamentales de la rhétorique biblique et sémitique, et ce qui la distingue nettement de la rhétorique classique occidentale : la rhétorique biblique n'est pas une rhétorique de la persuasion et de la démonstration, c'est une rhétorique de l'énigme. Ce que j'ai voulu synthétiser par la formule suivante : « le Grec démontre, le juif montre ». Il montre, il indique le chemin que le lecteur peut emprunter s'il veut comprendre, s'il veut déchiffrer l'énigme.

Ici l'énigme posée par le psaume est exprimée par la question centrale : « Qui est comme le Seigneur notre Dieu ? » La réponse que les auteurs mentionnés donnent à cette question est celle qui vient spontanément à l'esprit de quiconque : « Qui est comme le Seigneur notre Dieu ? » Personne, évidemment ! Personne n'est comme le Seigneur notre Dieu. Il est incomparable – comme Auffret le dit dans le titre de son article : « Hymne à l'incomparable ». Cependant, ne faut-il pas se méfier des réponses trop simples, parfaitement escomptées. Est-ce avec une telle réponse que l'énigme se trouvera résolue ?

La voie de l'interprétation est tracée par la forme même du texte, en particulier par les récurrences de signifiants. La logique biblique se manifeste dans ce que Beauchamp appelait « des raisonnements purement verbaux ». Il n'est que de lire, ce qui est la chose la plus difficile du monde – chacun en a fait l'expérience souvent douloureuse. Dans l'ordre du texte, nous lisons que le Seigneur est « exalté » (4a) puis qu'il « exalte » le pauvre (7b). Ce qui peut se comprendre ainsi : Dieu « exalte » le pauvre et le faible comme lui-même est « exalté ». En outre, le Seigneur « assied » (au sens factitif de « faire asseoir », « faire siéger », « trôner ») le faible (8a) et la stérile (9a), comme lui-même « s'assied » (ou « siège » ou « trône » : 5b). Je viens d'employer le mot-outil « comme », en l'occurrence un simple *k* (en hébreu). Tout est dans ce minuscule morphème, réduit à une seule consonne. Le « comme » est en fin de compte celui de la filiation, dans la mesure où le fils est comme son père, la fille comme sa mère. « Qui donc est comme le Seigneur notre Dieu », sinon celui qu'il exalte comme lui est exalté ? On pourra, et l'on devra même, conjuguer les deux réponses : il n'est pas d'autre Dieu au monde qui fasse une chose aussi inouïe que de faire que l'homme devienne « comme » lui.

Rien dans cette interprétation qui ne consonne avec bien d'autres textes. D'abord avec le premier récit de la création où il est dit que Dieu fit l'homme « à son image » (Gn 1,26). Et nous sommes dans ce que les chrétiens appellent l'Ancien Testament, pas encore dans le Nouveau.

Je terminerai, comme il est naturel, et comme pourtant vous ne vous y attendez probablement pas, avec le dernier verset. Le texte pose une question, mais cela ne saurait en aucune façon empêcher le lecteur de faire de même, de faire « comme » lui. Comment se fait-il que le psaume s'achève avec « la stérile » ? Elle arrive là, en finale, sans crier gare. Que vient-elle donc faire ? Or l'expérience nous porte à croire que ce n'est sûrement pas par hasard que, juste avant l'alléluia final, les derniers termes du psaume soient « mère de fils heureuse ». Vous aurez déjà compris que le mot qui unit le « fils » à sa « mère » et qui la rend heureuse, c'est le « comme ». Le psalmiste avait dit que le Seigneur avait fait en sorte que le faible et le pauvre deviennent « comme » les princes, ce qui était déjà beaucoup. Mais il lui fallait aller plus loin encore. Le « comme » n'est rien moins que celui de la filiation. N'oublions pas que c'est là une vieille histoire ; c'est l'histoire de la stérilité des quatre mères d'Israël – Sara, Rébecca, Léa et Rachel –, auxquelles le Seigneur a donné, comme il l'avait promis à Abraham, le bonheur d'engendrer un peuple aussi nombreux que les étoiles du ciel et que le sable des bords de la mer. Le Nouveau Testament n'oubliera pas cela ; l'évangile de Luc commence en effet avec l'histoire d'Élisabeth, la femme stérile de Zacharie à laquelle le Seigneur donnera le bonheur d'engendrer un fils, Jean le Baptiste. Cette première histoire est suivie pas celle d'une vierge qui conçoit elle aussi un fils. On comprend

pourquoi le psaume est encadré par deux appels à « louer Dieu ». C'est que, pour le croyant, il y a vraiment de quoi. Alléluia !

Et pour faire une belle inclusion dite sémitique, achevant ainsi comme j'ai commencé, quand j'ai remercié Diane Desrosiers-Bonin, « Je vous remercie de votre attention ».

© *Studia Rhetorica Biblica et Semitica*

[25.09.2009]

Ce texte est celui de la conférence, telle que je l'ai donnée à Montréal le 24 juillet 2009. Il est évidemment abrégé par rapport à celui de l'article qui sera publié dans la revue Rhetorica, organe de la « Société internationale d'histoire de la rhétorique ».